

Quand la vie bascule

L 0 mai 1998. Soleil éclatant... Qui s'en souvient ? C'était vraiment un beau dimanche ! Je n'ai pas oublié. Avec le 8 mai, voici quelques jours de repos qui font du bien. Et la douceur printanière si précieuse sous le ciel du Nord met de bonne humeur. C'est le cœur léger que notre famille se prépare, comme à son habitude, pour le rendez-vous dominical : après la grasse matinée, le petit-déjeuner tranquille et la préparation du repas familial, nous allons participer à la messe paroissiale. Déjà les cloches battent le rappel à la volée.

L'église Saint-Vincent est toute proche. Le quartier dans lequel nous habitons depuis déjà douze ans ressemble à un village comme beaucoup d'autres : ses maisons du Nord, hautes, en front de rue, ses petits commerces, la boulangerie et la boucherie, l'épicerie et la mercerie, la droguerie, le coiffeur, la banque... Sans oublier la place de l'église avec le presbytère, l'école, les

cafés-tabacs. À quatre kilomètres de Lille, nous sommes proches de la campagne avec les avantages de la ville. Nous nous apprêtons à partir pour parcourir à pied les quelques dizaines de mètres qui nous séparent de l'église. Tu nous fais la surprise, Olivia, de nous rejoindre : tu étais partie avec Sébastien¹, ton ami, pour passer le week-end au Touquet. Mais ce matin, vous avez choisi d'abandonner la mer du Nord pour être fidèles avec nous à ce rendez-vous. Nous voici donc tous réunis, en famille, avec ta sœur, tes deux jeunes frères... C'est notre vie. Simple et heureuse.

Pour la première fois, nous accueillons Sébastien à la table familiale : repas sur la terrasse, discussions qui fusent, éclats de rire autour de la grande table. Nous goûtons l'éclat du soleil printanier. Je suis fière du jardin en fleurs. Les couleurs, les parfums nous font profiter du bonheur simple d'être ensemble. C'est un vrai moment de douceur : voilà ma joie de mère.

Mais déjà chacun s'active, débarrasse le couvert, projette quelque occupation pour ce bel après-midi. Pour Vincent, ton papa, et moi, c'est dans le jardin que nous passerons notre temps à bricoler en profitant du grand air. Fanny doit réviser un chapitre d'histoire en vue

1. Certains prénoms ont été modifiés pour respecter la vie privée des personnes qui ont partagé notre histoire.

du bac qui approche. Toi-même, tu penses aux prochains examens qui doivent marquer la fin de ta deuxième année d'école d'infirmières. Mais il fait vraiment trop beau : avec Sébastien, vous décidez tous trois de passer l'après-midi sur la côte belge. Flâner sur la plage, réviser quelques pages de cours allongés sur le sable, manger la première glace de l'année...

Vous prenez place dans la petite Renault 5 de Sébastien. On se dit à peine au revoir, on se dit surtout à ce soir. Il est 14 heures, et vous voilà partis ! Je sors les outils de jardinage. Vincent taille la haie. Je désherbe, je bêche les massifs. Avec ton papa, nous aimons ce travail de la terre, ce souci d'une nature belle, qui chante et qui enchante. Notre jardin n'est pas bien grand : long et étroit, fermé sur un côté par une haie de conifères, de l'autre par une clôture en béton que recouvrent plantes grimpantes et arbres fruitiers en espaliers. Nous admirons souvent la perspective qu'il nous donne du salon et de la cuisine. Briec aime jouer sur le portique en bois. À 7 ans, il s'y précipite midi et soir lorsqu'il rentre de l'école. Cet après-midi, c'est de la balançoire qu'il nous encourage et nous montre ses exploits. Tiens ! Les cloches de l'église résonnent à nouveau : un enfant vient d'être baptisé. Combien je suis attentive à ces cloches si proches de chez nous, qui, au fil des jours, ponctuent les joies et les peines des

habitants du quartier. Baptêmes, mariages, funérailles que, par une pensée rapide, je porte dans la prière.

Lointaine tout d'abord, s'amplifiant rapidement, puis stridente, voici qu'une sirène d'ambulance se mêle aux battements de cloches. Très vite, d'autres véhicules de secours s'annoncent à vive allure, toutes sirènes hurlantes. Le jardinage laisse l'esprit vagabonder, et je me dis qu'un sérieux accident a dû se produire sur la voie rapide toute proche. Et comme à mon habitude, je murmure ces quelques mots de prière qui m'habitent quand les échos d'une catastrophe disent que quelqu'un est touché.

« Seigneur, je te confie cette personne qui souffre, dont la vie est peut-être menacée. Donne-lui la force d'affronter ce moment difficile et la grâce d'une certaine paix. Inspire à ceux qui la soignent les gestes qui conviennent et les paroles qui réconfortent. »

Prier : je n'ai d'autre ressource pour compatir à la souffrance. Je suis touchée, et si démunie... « Je vous salue Marie, pleine de grâces... » Mais j'aime cette démarche gratuite : c'est ma façon de maintenir une petite lumière dans les heures sombres de ces personnes inconnues, brutalement frappées dans leur corps. Elles ne savent pas et ne sauront jamais que j'ai prié pour elles.

Accroupie au bord du parterre de fleurs, arrachant les quelques herbes folles qui se sont

glissées, ma prière s'envole. Elle ne se perdra pas : Dieu en fait ce qu'il peut. Et moi, je goûte le chaud soleil, la douceur de ce bien-être qui nous est donné, aujourd'hui.

Pierrick fait irruption à la fenêtre : « Il est l'heure de goûter, vous venez ? » À 14 ans, on dévore ! Une petite pause nous fera du bien. Il a délaissé la fabrication du numéro 15 de son journal : infos, BD, pub, sondages, tests... Tout y est. Il rêve d'être journaliste... Mais quand on est en classe de 4^e, cela peut encore changer ! Je le rejoins donc dans la maison. Un plateau, des verres, une carafe d'eau et un peu de sirop, des biscuits... Le téléphone sonne. Il est 17 heures, je décroche.

– Ici le commissariat de Marcq-en-Barœul. Savez-vous ce qui est arrivé à vos filles ?

– Non.

– Elles ont eu un accident de voiture, très grave.

– Ça s'est passé où ? En Belgique ? Sur l'autoroute ? Quand ? Où sont-elles ?

– Non, avenue Foch, à l'angle de la rue du Quesne, face à la mairie. Elles ont été transportées aux urgences du centre hospitalier.

– Mais... comment vont-elles ?

– C'est grave. Je ne peux rien vous dire de plus. Les médecins vous renseigneront. Il faudrait vous rendre aux urgences.

Il y a des coups de téléphone qui sont comme des coups de tonnerre. En un instant, l'effroi envahit tout... et je me rends compte instantanément que ce déploiement d'équipes de secours deux heures et demie plus tôt était pour nous. Ce carrefour est à cinq cents mètres de chez nous.

Comment, en si peu de mots, la vie peut-elle prendre un tournant si terrible ? Le sol se dérobe sous moi. Mille questions m'assaillent. L'espace de quelques secondes, je suis seule à porter l'insoutenable nouvelle, l'inquiétude extrême. Dans un souffle, j'apprends la nouvelle à Vincent, à tes deux frères : « Olivia et Fanny ont eu un accident. C'est grave. »

Nous sommes assommés, mais nous devons laisser Pierrick et Briec pour filer à l'hôpital. Dans la précipitation, nous quittons les vêtements de jardinage, changeons de tenue et nous nous mettons en route... Pour nous rendre au centre hospitalier, nous passons sur les lieux mêmes de l'accident : rien. Aucune trace... Que s'est-il donc passé ? On voudrait se rassurer. Mais les sirènes obsédantes du début d'après-midi me reviennent en mémoire, ne me lâchent plus. Vincent brise le silence :

— Quand je pense que c'était pour elles, toutes ces ambulances !

– C’est grave, m’a dit le commissaire de police.

– Dans quel état allons-nous les trouver ?

Nous ne savons que penser. Les interrogations se bousculent. Peut-être l’une d’elles est-elle déjà morte ? Savoir, vite, même si la peur d’une terrible nouvelle nous paralyse...

À proximité du centre hospitalier régional, nous repérons les panneaux indiquant les urgences. C’est un circuit bien précis auquel nous n’avions jamais prêté attention qui nous fait contourner cette énorme usine médicale. On se gare en vitesse.

Sébastien est là. Ses parents aussi. Ils nous rejoignent et nous introduisent dans un hall d’accueil immense. Il y a du monde, du bruit, des brancards mais nous ne voyons rien, nous nous laissons balloter d’un endroit à l’autre. Rapidement, un médecin s’approche de nous : « Vous êtes les parents des deux jeunes filles ? Suivez-moi, nous allons vous recevoir dans le bureau derrière l’accueil. »

On entre, on s’assoit. Un autre médecin est déjà là. Je n’oublierai pas l’atmosphère lourde, tendue. La gravité des visages laisse transparaître une grande inquiétude. Ils savent. Mais nous, sommes-nous en mesure de comprendre ? Notre désarroi doit être palpable : je sens bien que le temps s’est arrêté, que nos vies vont

s'effondrer, d'un coup. Ces professionnels des catastrophes font preuve de beaucoup de tact et de bienveillance. Mais il va falloir plonger : l'annonce cruelle doit se faire.

« Vos deux filles sont dans un état très critique. Elles sont placées sous surveillance intense et leurs jours sont en danger. »

Tout est dit. Mon Dieu, elles sont vivantes ! Les médecins finissent par donner un peu plus d'informations : « Olivia est arrivée dans un coma au stade 4, Fanny au stade 5, le pire étant le stade 3, le moins problématique, le stade 15 ».

Mes filles chéries, je ne suis pas certaine qu'à ce moment-là je réalise véritablement ce qui vous arrive. Vous êtes prises en charge aux urgences dans un état de coma dépassé, victimes, toutes deux, de fractures du bassin. Intubées, mises sous assistance respiratoire, placées sous haute surveillance... Tout un arsenal que déploie la science médicale sans pour autant pouvoir se prononcer. Et nous voilà happés dans un monde inconnu.

L'équipe poursuit ses examens, nous laissant abasourdis par les nouvelles qui s'enchaînent :

– Le scanner cérébral effectué à leur arrivée révèle un œdème important chez Fanny, et une pression intracrânienne inquiétante chez Olivia. Il est plus que probable que celle-ci soit opérée dans la soirée afin de poser une dérivation.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Comment vont-elles ?

Je ne sais plus comment appréhender la situation, que dire, que penser. Je veux aller à l'essentiel.

— Nous ne pouvons pas vous assurer qu'elles passeront la nuit. Mais vous pouvez tout à fait les voir. Elles sont encore au rez-de-chaussée, nous n'allons pas tarder à les transférer dans le service de réanimation. Nous allons vous y conduire.

Votre père, a la force d'aller à votre rencontre. Je ne le peux pas. Pas encore. J'ai peur de vous voir défigurées, tout ensanglantées. Je ne veux pas. Demain, peut-être. Demain, vous serez là, encore, et nous pourrons nous réveiller de ce cauchemar. Je ne peux pas croire que la vie puisse vous échapper : battez-vous, les filles ! Vous êtes à deux, unies, bien vivantes encore, dites-moi !

Seule, je suis démunie, sans force. Le dire à quelqu'un. Je demande un annuaire téléphonique et, du standard, je cherche à joindre un ami prêtre. Je laisse un message sur son répondeur, comme une bouteille à la mer : « Arnauld, les filles ont eu un accident. Elles sont entre la vie et la mort. Pense à nous. »

Votre papa revient de la salle de déchoquage : « Elles sont belles. Elles semblent dormir paisiblement. Je les ai touchées, embrassées. »

Voir vos deux visages, intacts, vous parler, vous encourager, l'a réconforté. Mais il nous faut rentrer, vous abandonner aux mains expertes, retrouver vos petits frères. Assommés, nous quittons les urgences. C'était un beau dimanche. Le soleil brillait sans doute encore des mille feux du soir. Mais je ne sentais plus sa chaleur.

De retour à la maison, je serre Pierrick dans mes bras : « Tu vois, ça n'arrive pas qu'aux autres. Il va falloir qu'elles se battent. Il va nous falloir du courage. »

Arnauld sonne. Il sait. Il n'y a rien à dire. Les regards parlent, les mains se serrent. Être là, ensemble... Le bonheur est fragile.

Deux vies en suspens

Je n'ai jamais aimé les hôpitaux. Et toi, Olivia, qui voulais être infirmière ! Belle vocation... Les quelques mois de stage effectués durant tes études avaient affermi ton souci des malades, ton désir d'être auprès des personnes souffrantes. Pour ma part, j'imaginai volontiers devenir puéricultrice. Mais il fallait d'abord faire des études d'infirmière : la vue du sang, le stress, les piqûres, les odeurs, la souffrance, les corps meurtris... Bien sûr, le but premier est de soigner, de soulager, de guérir, de prendre soin de la personne. Mais quel univers dur ! C'était au-dessus de mes forces. Et me voici, sans précaution, sans préparation, jetée avec une rare violence dans ce monde qui me fait si peur. Je vous abandonne là, au cœur de cette usine hospitalière qui m'effraie, emportant avec moi votre mystère, celui de la vie, celui de la mort.

Vous vous battez contre la mort, et je n'ai pas su vous approcher. Je ne pouvais pas vous

voir prisonnières de ces machines qui vous maintiennent pourtant en vie. C'était trop me demander, Olivia. Il me fallait juste un peu de temps pour comprendre ce qui était arrivé. Ne m'en veux pas : vous voir, dans la même journée, pimpantes et rayonnantes avant de partir vous promener, et vous retrouver aux urgences quelques heures après était inconcevable. J'avais besoin de temps. Je devais trouver un peu d'énergie pour prendre en pleine face cette réalité crue de vos corps plongés dans le coma. Je me doutais du choc que ce serait pour moi. Je doutais de mes propres forces. J'avais peur.

Je ne sais pas d'où m'est venue cette capacité à franchir toutes mes réticences. J'étais incapable d'aller à votre rencontre ce premier soir, mais ensuite, je me suis battue pied à pied à vos côtés, mes filles. Comment m'a été donné ce courage dont je ne me savais pas capable ? Je ne m'explique pas tout. La réalité est là.

Lundi 11 mai, 6 heures du matin. Le réveil nous tire d'un mauvais sommeil. Le téléphone n'a pas sonné cette nuit. Ce doit être bon signe. Je veux savoir. La peur au ventre, je décroche le combiné, compose le numéro du service de réanimation dans lequel vous avez été transférées dans la soirée. Une infirmière nous avait confié les coordonnées en nous expliquant déjà le fonctionnement du service : à cette heure